

CORNELIS J. RUIJGH

A PROPOS DE *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*

§ 1. L'analyse des tablettes de Pylos permet de conclure que le royaume de Pylos était divisé en deux provinces, dont les noms étaient *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* (Ng 319.1) et *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* (Ng 332.1). La première comportait 9 districts, parmi lesquels se trouve *pa-ki-ja-ne*, c'est-à-dire celui où est situé le palais de *pu-ro* Πύλος, tandis que l'autre était constitué par 7 districts<sup>1</sup>. A côté de *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*, on trouve aussi la graphie *pe-ra-ko-ra-i-ja* (Ae 398) et, au surplus, la forme *pe-ra-a-ko-ra-i-jo* (On 300.8: nom. plur. masc. qui désigne les *ko-re-te-re* mentionnés dans la suite). Etant donné cette situation géographique, il est tentant de comparer les deux noms avec des noms latins comme *Cisalpinus* et *Transalpinus*, qui sont dérivés d'expressions prépositionnelles (*cis Alpes* «en deçà des Alpes», *trans Alpes* «au delà des Alpes»). En effet, *pe-ra-* peut bien représenter πέρᾱ ou πέρᾱν «au delà». La coexistence de *pe-ra<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* / *pe-ra-ko-ra-i-ja* et de *pe-ra-a-ko-ra-i-jo* oblige à choisir la forme πέρᾱ: comme celle-ci se termine par une voyelle, on peut admettre la contraction de *-ra-a<sub>3</sub>-* (*-ra-a-*) en *-ra<sub>3</sub>-* (*-ra-*). Il est vrai qu'en général, le mycénien ne connaît pas encore les contractions caractéristiques du grec du premier millénaire, probablement parce que *h* intervocalique fonctionnait encore comme une consonne normale<sup>2</sup>. Ainsi, le nom du dieu Hermès est *e-ma-a<sub>2</sub>* Ἑρμᾱῶς en mycénien<sup>3</sup>. Néanmoins, il est bien concevable que deux voyelles du même timbre aient pu se contracter dès l'époque des tablettes quand elles n'étaient pas séparées par *h*, contexte phonologique qui peut se présenter dans le cas de la composition ou de la juxtaposition.

<sup>1</sup> Voir p. ex. M. Lejeune, «Les circonscriptions administratives de Pylos», *REA* 67, 1965, pp. 5-24.

<sup>2</sup> Ruijgh, *Etudes*, pp. 54-55, p. 69.

<sup>3</sup> Cf. Ruijgh, *REG* 80, 1967, p. 12.

§ 2. Comme les signes  $a_3$  et  $ra_3$  représentent toujours la diphtongue  $\alpha\iota$ , il faut conclure que le nom géographique qui se trouvait après *de-we-ro-* et *pe-ra-* commençait par  $\text{A}\iota$ -. C'est pourquoi il est tentant d'y voir l'ancêtre de  $\text{A}\iota\gamma\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu$ , nom d'une chaîne de montagnes en Messénie attesté chez Strabon (8.4.1-2).

L'emploi du suffixe  $-\acute{\epsilon}\omicron\nu$  et son accentuation étonnent. Pourrait-on corriger la forme fournie par les manuscrits en  $^*\text{A}\iota\gamma\alpha\lambda\alpha\acute{\iota}\omicron\nu$ , en admettant la confusion bien connue entre  $\epsilon$  et  $\alpha\iota$ ?<sup>4</sup> Dans ce cas, le témoignage de myc.  $-a_3\text{-ko-ra-i-ja}$  invite à supposer que  $-\alpha\acute{\iota}\omicron-$  a remplacé la finale moins usuelle  $-\tilde{\alpha}\omicron-$  <  $-\acute{\alpha}\iota\omicron-$ , et que le vocalisme de la seconde syllabe est dû à l'influence assimilatrice du vocalisme des syllabes voisines:  $^*\text{A}\iota\gamma\alpha\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\nu$  <  $^*\text{A}\iota\gamma\omicron\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\nu$ . On sait que de tels changements se produisent souvent dans les noms propres (type  $\text{Τριπτόλεμος}$  >  $\text{Τριπτόλομος}$ )<sup>5</sup>, puisqu'en principe, le sens original du mot en question ne joue plus de rôle quand il sert de nom propre, si bien qu'il est désormais plus susceptible d'accidents phonétiques. En effet, la forme  $^*\text{A}\iota\gamma\omicron\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\nu$  ou plutôt  $^*\text{A}\iota\gamma\omicron\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\nu$  répond parfaitement à la graphie  $-a_3\text{-ko-ra-i-ja}$ . A son tour, ce nom peut être dérivé d'un juxtaposé  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\varsigma$   $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\varsigma$  «Pierre de la chèvre»<sup>6</sup>. Sous ce rapport, il faut aussi mentionner  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\lambda\epsilon\omega\varsigma$  (ou le neutre  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\lambda\epsilon\omega\nu$ ), nom d'une montagne attique, qui peut s'expliquer à partir de  $^*\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\text{-}\lambda\acute{\alpha}\omicron\varsigma$  <  $^*\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\text{-}\lambda\acute{\alpha}\omicron\varsigma$ <sup>7</sup>. Le dérivé

<sup>4</sup> Le copiste a pu songer à  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\lambda\epsilon\omega\nu$ , nom d'une montagne attique qui était mieux connu. On pourrait même corriger  $\text{A}\iota\gamma\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omicron\nu$  en  $^*\text{A}\iota\gamma\alpha\lambda\acute{\epsilon}\omega\nu$ , mais l'accentuation proparoxytone de  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\lambda\epsilon\omega\nu$  <  $^*\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\lambda\acute{\alpha}\omicron\nu$  (v. plus bas) est régulière.

<sup>5</sup> Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, pp. 255-256.

<sup>6</sup> L'idée provient de A. Heubeck, *IF* 66, 1961, pp. 29-34; voir Ruijgh, *Etudes*, pp. 208-209. Au lieu du singulier  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\varsigma$ , le pluriel  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\nu$  est aussi possible. De même, on peut admettre le pluriel  $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\iota$ . En outre, on peut songer aux thèmes athématiques qu'on trouve dans le singulier  $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\varsigma$  et le pluriel  $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\varsigma$ . Le rapport entre  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\varsigma$   $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\varsigma$  et  $\text{A}\iota\gamma\omicron\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\varsigma$  est comparable à celui qui existe entre  $\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\varsigma$   $\rho\omicron\tau\alpha\mu\omicron\iota$  et  $\text{A}\iota\gamma\omicron\pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\iota}\tau\eta\varsigma$ : le premier membre du juxtaposé perd sa désinence casuelle dans la dérivation.

<sup>7</sup> La forme  $^*\text{A}\iota\gamma\acute{\omicron}\text{-}\lambda\acute{\alpha}\omicron\varsigma$  peut avoir été tirée du dérivé  $\text{A}\iota\gamma\omicron\lambda\acute{\alpha}\acute{\iota}\omicron\varsigma$  (formation rétrograde). Comme  $\alpha\iota\gamma$ - et  $\lambda\acute{\alpha}h$ - ont chance d'être des emprunts préhelléniques (noter surtout la structure étrange du thème  $^*\lambda\acute{\alpha}h\acute{\alpha}$ - qu'on trouve dans  $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\varsigma$  et  $\lambda\acute{\alpha}\acute{\omicron}\nu$ ), il peut s'agir d'un oronyme préhellénique adapté par les Grecs. On attendrait en attique la contraction de  $-\lambda\epsilon\omega\varsigma$  en  $^*\text{-}\lambda\omega\varsigma$ , puisqu'il n'y a pas eu de digamma intervocalique: cf. le type  $\rho\upsilon\lambda\acute{\omega}\nu$  <  $-\acute{\epsilon}\omega\nu$  <  $-\acute{\alpha}\omega\nu$  <  $-\acute{\alpha}\acute{\omega}\nu$  <  $^*\text{-}\acute{\alpha}\acute{\omega}\nu$  vis-à-vis du type  $^*\text{A}\lambda\kappa\mu\acute{\epsilon}\omega\nu$  <  $-\acute{\alpha}\phi\omega\nu$ . Cependant, la subsistance de  $-\lambda\epsilon\omega\varsigma$  peut s'ex-

\*Αἰγολάϊον peut être considéré comme un adjectif substantivé (à sous-entendre ὄρος). C'est d'après l'expression prépositionnelle πέρᾱ Αἰγὸς λάϊοιο «au delà de la Pierre de la chèvre» ou πέρᾱ Αἰγολᾱΐοιο «au delà de l'*Aigolahion*» qu'on a pu fabriquer l'adjectif dérivé Περᾱαιγολᾱΐος; le féminin singulier Περᾱαιγολᾱΐᾱ > Περᾱγολᾱΐᾱ sert de substantif désignant la province en question.

L'alternance graphique *ra/ra<sub>3</sub>* représentant ρᾱ ne soulève pas de question: on la retrouve, par exemple, dans *e-ra-wo / e-ra<sub>3</sub>-wo* ἔλαινον. La graphie *pe-ra-a-ko-ra-i-jo*, en revanche, pose un problème, puisqu'il n'y a pas d'exemple sûr de la syllabe αι rendue par le signe *a*: l'emploi du signe *a<sub>3</sub>* semble avoir été obligatoire<sup>8</sup>. A notre avis, la graphie *-a-* pourrait s'expliquer du fait que le signe *a<sub>3</sub>* figure presque toujours au début du mot<sup>9</sup>; c'est pourquoi le scribe de On 300 n'a peut-être pas osé l'employer à l'intérieur du mot.

§ 3. L'adverbe πέρᾱ «au delà» est sans doute issu de l'instrumental féminin singulier de l'adjectif \*πέρος «situé au delà», qui répond à v. ind. *pára-*; comparer le doublet πέρᾱν, qui est issu de l'accusatif. La même désinence se rencontre dans λάθρᾱ «secrètement»<sup>10</sup>; l'emploi du féminin s'explique parce qu'on peut sous-entendre un substantif tel que ὁδός «voie» (cf. aussi δεξιᾱ «la main droite», «le côté droit» où l'on peut sous-entendre un substantif comme χεῖρ). L'adjectif \*πέρος est dérivé au moyen de la voyelle thématique de l'adverbe \**per*, dont le sens «au delà» survit dans l'emploi métaphorique qu'on trouve dans le type latin *per-magnus* «très grand»<sup>11</sup>. Cet adverbe subsiste également dans les prépositions περί «autour», lat. *per* «à travers», etc.<sup>12</sup>

pliquer par l'influence du nom simple \*λέως < λάος «pierre», qui, à titre de mot dissyllabique, n'a pas subi la contraction (cf. χρέως < \*χρηῖος, θεός); comparer ἄθεος (au lieu de \*ἄθους). Pour l'ensemble de ces problèmes, nous renvoyons à notre article «Observations sur la 'métathèse de quantité'», *Lingua* 21, 1968, pp. 382-399, surtout pp. 389-390. Bien entendu, \*λέως «pierre» ne survit pas dans les textes attiques qui nous sont parvenus.

<sup>8</sup> M. Lejeune, *REG* 75, 1962, pp. 329-336; cf. Ruijgh, *Etudes*, p. 28 avec n. 29

<sup>9</sup> Les exemples contraires sont *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*, \*85-to-a<sub>3</sub>-ta[ (KN X 972), ]-\*85-a<sub>3</sub>-ta (KN C 1582). Voir M. Lejeune, *Index inverse*, pp. 111-112.

<sup>10</sup> Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 550.

<sup>11</sup> C'est la même évolution sémantique que celle de lat. *trāns* > français *très*.

<sup>12</sup> Voir Frisk, *GEW*, s.u. πέρᾱ et πέρι. On sait que l'évolution sémantique de tels

Quant à sa formation, \*πέρος se compare à \*ὑπερος «situé en haut», adjectif dérivé de l'adverbe ὑπέρ et qui répond à lat. *superus* (: *super*)<sup>13</sup>. Il survit dans les substantifs ὑπερος «pilon à mortier» et ὑπέροα «cordage fixé au bout de l'antenne». A son tour, \*ὑπερος est parallèle à \*ἐνερος «situé en bas», adjectif dérivé de l'adverbe \*ἐνέρ (: ἐνερθε = ὑπέρ : ὑπερθε) et qui survit dans le substantif ἐνεροι «ceux qui sont en bas» > «les morts»<sup>14</sup>. Les adverbes ὑπέρ «en haut» et \*ἐνέρ «en bas» constituent une opposition d'ordre spatial dont le caractère essentiellement binaire est très net. Ceci vaut également pour les adjectifs \*ὑπερος et \*ἐνερος. En effet, il semble que l'indo-européen ait utilisé les suffixes *-er* et *-er-o-* pour exprimer l'idée d'une opposition spatiale binaire<sup>15</sup>. Le caractère originellement suffixal de *-ero-* apparaît nettement lorsqu'on compare lat. *sup-erus* et *inf-erus* avec les superlatifs *imus* < \**inf-mo-* «situé tout en bas» (cf. la forme probablement refaite *infirmus*) et *summus* < \**sup-mo-* «situé tout en haut».<sup>16</sup> De

---

adverbes de lieu d'usage fréquent peut facilement aboutir au cours des siècles à des emplois franchement disparates au niveau synchronique.

<sup>13</sup> On sait que la consonne initiale de *super* et de *sub* pose un problème, puisqu'elle ne se rencontre pas dans v. ind. *upári* et *úpa*; en principe, ὑπέρ peut remonter tant à \**uper* qu'à \**super*. L'adjectif *úpara-* du vieil indien semble se rattacher plutôt à *úpa* qu'à *upári*, du moins au point de vue sémantique. La scission sémantique entre ὑπέρ «en haut» et ὑπό «en bas» est encore plus accusée que celle entre περί «autour» et πέρα «au delà» (cf. n. 12). Elle semble remonter à l'indo-européen commun; v. A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*<sup>4</sup>, Paris 1959-1960, s.u. *sub*.

<sup>14</sup> Il est possible que le mycénien utilise le substantif ἐνερος pour désigner une pièce qui se trouve en bas d'un vêtement (bord décoratif?): *e-ne-ro* 're-u-ko' (KN L 695.4) peut être lu comme ἐνεροι λευκοί; les femmes qui s'occupent de la fabrication de ces *e-ne-ro* sont appelées *e-ne-re-ja* ἐνερειαί (KN Ak 638). Voir Ruijgh, *Etudes*, p. 251. On sait que la voyelle initiale de ἐνερ- pose un problème, puisque le grec connaît aussi la forme νερ- (νέρθε, etc.), qui répond exactement à *ner-* dans arménien *nerk'in*; voir R. S. P. Beekes, *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, La Haye 1969, p. 24. Faut-il admettre deux thèmes synonymes \**ner-* et \**a<sub>1</sub>ner-*? Ou peut-on invoquer l'influence secondaire de év? En tout cas, l'explication de ἐνεροι «les morts» comme «ceux qui sont dans la terre» est peu convaincante, surtout si on veut voir dans ἐνεροι un composé (:ἐραζε «à terre»).

<sup>15</sup> A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*<sup>8</sup>, Paris 1937, pp. 266-267.

<sup>16</sup> Voir Ernout-Meillet, s.uu. *imus* et *sub*. Pour la présence de la consonne *f* < *dh* dans *inferus*, v. M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, réimpr.

même, on peut comparer \*ὑπ-ερο-ς avec ὑπ-ατος «situé tout en haut».

En ce qui concerne l'emploi adverbial de l'instrumental singulier féminin, πέρᾱ peut être comparé avec des adverbes latins tels que *ultrā* «au delà», *citrā* «en deçà»<sup>17</sup>. Le latin se sert également de -ō, désinence correspondante du neutre, le plus souvent avec une valeur allative: *ultrō*, *citrō*. De la même façon, le grec se sert de -ω dans des adverbes de lieu comme ἄνω, κάτω, qui, eux aussi, ont le plus souvent une valeur allative.

§ 4. Nous sommes maintenant en état d'analyser l'élément *de-we-ro-* de *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*. Tout d'abord, il faut observer que la voyelle finale doit être -ω, non pas -ο, car la voyelle brève disparaît normalement devant l'initiale vocalique du second membre d'un composé. Ainsi, le grec a λεύκ-ασπις vis-à-vis de λευκό-λοφος, tout comme φέρ-ασπις vis-à-vis de φερε-σσακῆς et ἐπ-άρουρος vis-à-vis de ἐπι-χθόνιος. Ce phénomène est attesté dès le mycénien, qui présente par exemple *ra-wa-ke-ta* λαῖφ-ᾱγέτᾱς vis-à-vis de *ra-wo-do-ko* Λᾱφό-δοκος, et *o po-go* ὀπ-ωκ<sup>w</sup>ον vis-à-vis de *o-pi-ro-go* ὀπί-λοικ<sup>w</sup>ος<sup>18</sup>. Ensuite, il est tentant de retrouver dans *de-we-ro-* le suffixe -ερο- dont nous venons de décrire la fonction (§ 3): vis-à-vis de πέρᾱ «*trans*», adverbe qui repose sur l'adjectif \*πέρος «*ulterior*», on attend un adverbe en -έρω au sens de «*cis*» qui repose sur un adjectif en -ερος signifiant «*citerior*». On sait que *ci-s* et *ci-ter-ior* sont dérivés d'un démonstratif désignant ce qui est proche du sujet parlant (cf. τῆμερον < \*κγ-ᾱμε-

1963, p. 135. Comparer v. ind. *adh-ara-* vis-à-vis de *adh-amá-*. L'adjectif \**ndh-ero-* aboutirait en grec à \*ἄθερος; il se peut que ce mot ait fourni le verbe ἀθερίζω «estimer inférieur» > «mépriser», mais celui-ci peut également s'expliquer à partir de ἀθήρ «barbe de l'épi» (cf. lat. *floci facio*): voir P. Chantraine, *Dictionnaire*, s.u.

<sup>17</sup> On sait qu'en latin -ā remonte probablement à la désinence -ād de l'ablatif, bien qu'il soit aussi possible de partir de la désinence \*-ā de l'instrumental. Voir Leumann, *op. cit.*, pp. 274-275.

<sup>18</sup> Bien entendu, le phénomène n'existait pas encore à l'époque reculée où les laryngales étaient encore intactes. Ainsi, l'α long initial de -ᾱγέτᾱς s'explique à partir de \*-o-a<sub>2</sub>eg- > -aag- > -āg-, où -o- est la voyelle thématique finale du premier membre. Si l'ι subsiste dans *o-pi-a<sub>2</sub>-ra* ὀπί-ηαλα, c'est qu'en mycénien, h se comporte encore comme une consonne normale, voir Ruijgh, *Etudes*, p. 53.

ρον «ce jour-ci»). Or, si on lit *de-we-ro-* comme δεφ-έρω, on obtient le dérivé de \*δεῦ «ici», adverbe démonstratif de lieu qui survit dans le pseudo-impératif δεῦτε «ici» = «venez ici!», attesté surtout chez Homère. Le pluriel δεῦτε a été fabriqué sur \*δεῦ «ici!» = «viens ici!», adverbe servant parfois d'interjection et qui a été remplacé par δεῦρο (§ 5).

Un autre exemple du même genre est fourni par τῆτε «voilà!» = «prenez!», forme attestée pour Sophron et fabriquée sur τῆ «voilà!» = «prends!». Noter que le mot τῆ, lui aussi, était originellement un adverbe démonstratif de lieu («là»; instrumental du thème \*to-). Ces pseudo-impératifs ont suivi le modèle de ἄγετε: ἄγε, φέρετε : φέρε, impératifs qui ont fini par fonctionner comme des interjections exhortatives («allons!»).

L'adverbe démonstratif \*δεῦ «ici», à son tour, semble être issu d'un adverbe, dont la forme enclitique s'accroche à des pronoms, des adjectifs et des adverbes démonstratifs pour désigner ce qui est proche du sujet parlant: p. ex. ὃ-δε «celui-ci», τοῖος-δε «de cette qualité-ci», ὧ-δε «de cette façon-ci»<sup>19</sup>. L'élément -υ de \*δεῦ se retrouve après d'autres démonstratifs, notamment dans \*οὔ, \*αὔ, formes élargies de ὄ < \*so, ἄ < \*sā, qui survivent dans οὔτος, αὔτη. Il peut s'identifier à la particule soulignante *u* du vieil indien (cf. *so* < \*sā *u* < \*so *u*)<sup>20</sup>. D'autre part, l'élément -υ se retrouve dans l'adverbe πᾶν-υ «tout à fait», dont la création doit être postérieure à la chute des occlusives finales (πᾶν < \*πᾶντ).

§ 5. Après avoir établi l'existence de l'adverbe δεφέρω «en deçà», «de ce côté-ci» pour le mycénien, il faut essayer de découvrir le lien entre celui-ci et l'adverbe δεῦρο, qui lui ressemble et qui, dans le grec du premier millénaire, a la valeur de «par ici» (au sens allatif de lat. *huc*). Or, le texte d'Homère nous a conservé la trace d'une forme plus ancienne, qui, dans la perspective diachronique, est intermédiaire entre δεφέρω et δεῦρο,

<sup>19</sup> Nous devons nous écarter ici de l'opinion de E. Risch, qui explique l'élément -δε de ὃδε etc. à partir du coordonnant δε, en considérant l'évolution vers l'emploi démonstratif comme en grande partie postérieure à l'époque des tablettes mycéniennes: «Die verschiedenen Partikeln δε im Griechischen», dans *Studi Linguistici in onore di V. Pisani*, Brescia s. d., pp. 831-843.

<sup>20</sup> Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 611.

à savoir δέυρω. On n'en trouve qu'un seul exemple: Γ 240 (Hélène parle de ses frères) ἢ δέυρω μὲν ἔποντο νέεσσ' ἐνὶ ποντοπόροισι. Cette leçon est soutenue par Hérodien; la variante δεῦρο, tout en étant possible, implique une irrégularité métrique (gémiation de la consonne initiale de μὲν). Il est vrai qu'on explique ordinairement δέυρω comme forme plus récente, créée à partir de δεῦρο sous l'influence des adverbes en -ω (πρόσω, etc.)<sup>21</sup>. Cependant, il est *a priori* plus satisfaisant de prendre δέυρω pour un archaïsme de la tradition épique et d'expliquer inversement δεῦρο à partir de δέυρω, d'autant plus que l'élément final de δεῦρο est tout à fait isolé dans le cadre du système morphologique du grec. On a voulu voir dans δεῦρο l'aboutissement de \*δε-αυρο en pensant à lit. *aurè*, avest. *avarə*, mais cette hypothèse se heurte déjà aux lois phonétiques. La forme δέυρω, en revanche, appartient évidemment au système des adverbes de lieu en -ω (ἄνω, κάτω, πρόσω, προτέρω, etc.), dont l'emploi est le plus souvent allatif. La seule difficulté est le remplacement de δεφέρω par δέυρω. Faut-il penser à l'influence de doublets tels que ἱερός/ἱρος? Quoi qu'il en soit, on comprend que δέυρω, forme qui entrerait mieux dans le système des adverbes dissyllabiques du type πρόσω, ait fini par supplanter δεφέρω.

Noter d'ailleurs qu'en Γ 240 δέυρω pourrait recouvrir un plus ancien δεφέρω.

La forme δεῦρο, en revanche, peut bien s'expliquer à partir d'expressions comme δέυρω ἴθι «viens ici!», où la voyelle longue finale s'abrégait devant la voyelle initiale du mot suivant, du moins d'après les règles de la phonétique syntactique du temps de l'épopée ancienne. Or, cette expression pouvait facilement s'employer comme une espèce d'interjection et, grâce à une sorte d'ellipse, la forme à o bref pouvait à elle seule être utilisée dans cette fonction (voir § 4): δεῦρο «viens ici!», emploi bien attesté chez Homère. On sait d'ailleurs que les interjections subissent souvent des réductions phonétiques spéciales à cause de leur prononciation rapide; comparer ἄφες > ἄς, particule qui en grec moderne sert à introduire un souhait. Enfin, δεῦρο a supplanté δέυρω dans tous ses emplois, si bien que déjà Homère se sert

<sup>21</sup> Frisk, *GEW*, s.u.; Chantraine, *Dictionnaire*, s.u.

uniquement de δεῦρο, sauf en Γ 240. Désormais, δεῦρο subit à son tour l'élision: δεῦρ' ἴθι<sup>22</sup>.

§ 6. Revenons maintenant à *de-we-ro-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja*. En gros, notre interprétation s'accorde avec celle que Ventris et Chadwick ont proposée dans *Documents*, p. 301: *dewero-Aigolaia* (cf. δεῦρο). Ils font observer que δεῦρο ne signifie jamais «en deçà de» dans le grec alphabétique, mais si on admet avec nous la présence du suffixe -ερο- dans la forme mycénienne, le sens d'«en deçà de» (vis-à-vis de πέρᾱ «au delà de»: opposition spatiale essentiellement binaire) devient entièrement acceptable. La difficulté de la voyelle brève finale de δεῦρο, qui eût dû tomber devant l'initiale vocalique du second membre, disparaît si on admet la voyelle -ω. Plus tard, on a proposé de lire *de-we-ro-* simplement comme δευρο-, en supposant que le signe *we* peut s'employer au lieu de *u*<sup>23</sup>. Cependant, l'emploi arbitraire de *we* au lieu de *u* étonne et l'on n'en a aucun exemple sûr ou probable<sup>24</sup>. En outre, comme nous l'avons vu, la valeur précise de *de-we-ro-* répond à la valeur du suffixe -ερο-.

M. Lejeune a proposé une autre interprétation: δειφελοαρχωλαῖος (: δειφελὸς ἀρχωλά «province du Ponant»; cf. δειέλος «de l'après-midi», «du soir»)<sup>25</sup>. Plus tard, cependant, il l'a retirée<sup>26</sup>, et à juste titre: *-a<sub>3</sub>-ko-ra-i-ja* ne peut représenter -αρχωλαῖος, l'o final du premier membre aurait dû disparaître, et au point de vue sémantique, on attend «en deçà de» comme sens du premier membre vis-à-vis de *pe-ra-* «au delà de». Les deux dernières objections sont également valables contre l'interprétation de L. Deroy et de M. Gérard, qui proposent δειφελο- «bas», mot hypo-

<sup>22</sup> A. Rijksbaron nous signale que la voyelle finale de πρό a pu contribuer à la création de la forme δεῦρο. Noter que le grec antérieur à Homère a peut-être connu la forme \*πρώ comme doublet de πρό; cette forme hypothétique a chance de survivre dans le dérivé πρῶτος. En outre, on pourrait penser à l'influence d'une forme comme ἄνó (= ἄνά), attesté probablement en mycénien (v. Ruijgh, *Etudes*, pp. 353-354) et dont la valeur est proche de celle de ἄνω.

<sup>23</sup> P. ex. M. Doria, *Avviamento*, p. 42. Cf. l'hypothèse de J. Chadwick, *Atti Pavia*, p. 308, d'après laquelle *we* peut s'employer au lieu de *u* au début du mot.

<sup>24</sup> Ruijgh, *Etudes*, pp. 124, 240-241, 379-380.

<sup>25</sup> *Mémoires*, pp. 136-137.

<sup>26</sup> *REA* 67, 1965, p. 5; il adopte l'interprétation δεῦρο.

thétique qu'ils font dériver de δέουμαι «être inférieur à» et qu'ils considèrent comme ancêtre de δειλός «sans valeur»<sup>27</sup>.

§ 7. A côté de *-ero-*, l'indo-européen a possédé le suffixe *-tero-*, qui a chance d'être issu de *-ero-* par l'addition d'un *-t-* originellement présuffixal<sup>28</sup>. Au début, *-tero-* avait la même valeur que *-ero-*: le suffixe servait à la formation d'adjectifs dérivés d'adverbes de sens spatial<sup>29</sup> et qui étaient les termes d'une opposition essentiellement binaire (p. ex. πρό-τερος «situé en avant»: ὕστερος «situé en arrière»). Puis, la valeur de *-tero-* s'est spécialisée, en impliquant l'idée de la position relative d'une chose par rapport à une autre, c'est-à-dire l'idée de comparaison (p. ex. πρότερος «situé plus en avant»). L'emploi du suffixe s'est étendu: tant en grec qu'en vieil indien il a fini par devenir le morphème normal du comparatif des adjectifs<sup>30</sup>. D'autre part, le grec l'a utilisé dans des adjectifs dérivés de substantifs qui, le plus souvent, ont un sens plus ou moins spatial et qui sont les termes marqués d'oppositions essentiellement binaires: p. ex. ὀρέστερος «situé dans la montagne» (vis-à-vis de ce qui se trouve dans la plaine), ἀγρότερος «situé à la campagne» (vis-à-vis de ce qui se trouve dans les villes ou les villages).

Comme les dérivés des adverbes de sens spatial représentent l'emploi le plus ancien du suffixe *-τερο-*, on peut s'imaginer que le grec a créé \*δέυτερος «situé plus de ce côté-ci» comme dérivé de \*δεῦ «ici». La coexistence de \*δέφερος et de \*δέυτερος s'explique parce que la valeur de *-τερος* était devenue plus spéciale (idée de comparaison) que celle de *-ερος*; cf. ὑπέρτερος: \*ὑπερος, ἐνέρτερος: \*ἐνερος. On peut comparer *ci-ter*, mot du latin archaïque dérivé de \**ci* = *cis* et qui a été remplacé par le

<sup>27</sup> *Le cadastre mycénien de Pyllos*, Rome 1965, pp. 32-33.

<sup>28</sup> Ainsi, il est possible qu'une forme comme \**protero-* ait été à l'origine le dérivé en *-ero-* de \**prot(i)*, tandis que plus tard, on l'a interprété comme un dérivé de \**pro*, ce qui a produit le suffixe *-tero-*. Bien entendu, au niveau du grec, πρότερος se comporte comme dérivé de πρό, non pas de πρότι.

<sup>29</sup> Ou des pronoms personnels de la 1ère et de la 2ème personne du duel et du pluriel: νωί-τερος, σφωί-τερος, ἡμέ-τερος, ὑμέ-τερος, *nos-ter*, *ues-ter*.

<sup>30</sup> Voir E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948, pp. 115 ss.

comparatif *citerior*, tout en survivant dans les adverbes *citrō* et *citrā* (§ 3). Or, à notre avis, \*δεύτερος «*citerior*» a chance de survivre dans l'ordinal δεύτερος «second». On sait que dans beaucoup de langues, les ordinaux répondant aux cardinaux «un» et «deux» ne sont pas dérivés de ceux-ci. Souvent, l'ordinal répondant à «un» est identique à un adjectif de sens spatial signifiant «le plus en avant»: c'est le cas pour πρώτος, superlatif qui s'oppose à ὕστατος «le plus en arrière», «le dernier». Lorsqu'il s'agit de deux termes, le grec se sert du comparatif: πρότερος «le plus en avant des deux» vis-à-vis de ὕστερος «le plus en arrière des deux». Or, il est bien concevable que dans la perspective spatiale d'une série de trois termes, les Grecs aient désigné par l'adjectif δεύτερος celui d'entre les deux derniers qui est le plus proche du premier; noter qu'en latin, *citerior* peut signifier «plus proche». Au point de vue sémantique, on pourrait comparer lat. *secundus*, ordinal issu de l'ancien participe \*sequendus «suivant».

Bien entendu, la disparition de l'adverbe \*δεῦ, qui a été supplanté par δέω (δεῦρο), a produit une scission complète entre δεύτερος et δέω (δεῦρο), δεῦτε. Par une étymologie populaire, les Grecs ont sans doute senti δεύτερος comme dérivé de δύω/δύο. C'est ainsi qu'ils ont fini par employer δεύτερος également dans le cas de deux termes ou de plus de trois termes. Lorsqu'il s'agit de deux termes, δεύτερος équivaut pratiquement à ὕστερος, et ainsi, on a pu créer δέυτατος comme équivalent de ὕστατος «le dernier». Le langage homérique prouve que cette évolution était déjà achevée à l'époque d'Homère.

A vrai dire, cette hypothèse nouvelle relative à l'origine de l'ordinal δεύτερος est risquée. Néanmoins, l'étymologie communément reçue selon laquelle il s'agirait d'un dérivé de δέ(φ)ω «manquer», «être inférieur»<sup>31</sup>, est impossible, puisque -τερος ne s'ajoute jamais à un thème verbal. Tout au plus, on pourrait ici encore penser à une étymologie populaire.

<sup>31</sup> Voir Frisk, *GEW*, s.u.; Chantraine, *Dictionnaire*, s.u.